41e Année N° 196

ÉTUDES TRADITIONNELLES

LE VOILE D'ISIS

AVRIL 1936



RÉDACTION ET ADMINISTRATION

CHACORNAC FRÈRES

11, Quai Saint-Michel, 11

PARIS (Ve)

ÉTUDES TRADITIONNELLES

LE VOILE D'ISIS

41e Année Avril 1936 N° 196

DES QUALIFICATIONS INITIATIQUES

Il nous est souvent arrivé, au cours de nos précédents articles, de faire allusion aux qualifications initiatiques, et, de divers côtés, on nous a posé de nombreuses questions à ce sujet ; à vrai dire, il n'est guère possible de prétendre le traiter d'une façon complète, mais du moins pouvons-nous y apporter quelques éclaircissements. Et, tout d'abord, il doit être bien entendu que ces qualifications sont exclusivement du domaine de l'individualité ; en effet, s'il n'y avait à envisager que la personnalité ou le « Soi », il n'y aurait aucune différence à faire à cet égard entre les êtres, et tous seraient également qualifiés, sans qu'il y ait lieu de faire la moindre exception ; mais la question se présente tout autrement par le fait que l'individualité doit nécessairement être prise comme moyen et comme support de la réalisation initiatique ; il faut par conséquent qu'elle possède les aptitudes requises pour jouer ce rôle, et tel n'est pas toujours le cas. L'individualité n'est ici, si l'on veut, que l'instrument de l'être véritable ; mais, si cet instrument présente certains défauts, il peut être plus ou moins complètement inutilisable, ou même l'être tout à fait pour ce dont il s'agit. Il n'y

a d'ailleurs là rien dont on doive s'étonner, si l'on réfléchit seulement que, même dans l'ordre des activités profanes, ce qui est possible à l'un ne l'est pas à l'autre, et que, par exemple, l'exercice de tel ou tel métier exige certaines aptitudes spéciales, mentales et corporelles tout à la fois. La différence essentielle est que, dans ce cas, il s'agit d'une activité qui relève tout entière du domaine individuel, qui ne le dépasse en aucun façon ni sous aucun rapport, tandis que, en ce qui concerne l'initiation, le résultat à atteindre est au contraire au delà des limites de l'individualité ; mais, encore une fois, celle-ci n'en doit pas moins être prise comme point de départ, et c'est là une condition à laquelle il est impossible de se soustraire.

On peut encore dire ceci : l'être qui entreprend le travail de réalisation initiatique doit forcément partir d'un certain état de manifestation, celui où il est situé actuellement, et qui comporte tout un ensemble de conditions déterminées : d'une part, les conditions qui sont inhérentes à cet état et qui le définissent d'une façon générale, et, d'autre part, celles qui, dans ce même état, sont particulières à chaque individualité et la différencient de toutes les autres. Il est évident que ce sont ces dernières qui doivent être envisagées en ce qui concerne les qualifications, puisqu'il s'agit là de quelque chose qui, par définition même, n'est pas commun à tous les individus, mais caractérise proprement ceux-là seuls qui appartiennent, virtuellement tout au moins, à l'« élite » entendue dans le sens que nous avons précisé précédemment.

Maintenant, il faut bien comprendre que l'individualité doit être prise ici telle qu'elle est en fait, avec tous ses éléments constitutifs, et qu'il peut y avoir des qualifications concernant chacun de ces éléments, y compris l'élément corporel lui-même, qui ne doit aucunement être traité, à ce point de vue, comme quelque chose d'indifférent ou de négligeable. Peut-être n'y aurait-il pas besoin de tant y insister si nous ne nous trouvions en présence de la concep-

tion grossièrement simplifiée que les Occidentaux modernes se font de l'être humain : non seulement l'individualité est pour eux l'être tout entier, mais encore cette individualité elle-même est réduite à deux parties supposées complètement séparées l'une de l'autre, l'une étant le corps, et l'autre quelque chose d'assez mal défini, qui est désigné indifféremment par les noms les plus divers et parfois les moins appropriés. Or la réalité est tout autre : les éléments multiples de l'individualité, quelle que soit d'ailleurs la façon dont on voudra les classer, ne sont point ainsi isolés les uns des autres, mais forment un ensemble dans lequel il ne saurait y avoir d'hétérogénéité radicale et irréductible ; et tous, le corps aussi bien que les autres, sont, au même titre, des manifestations ou des expressions de l'être dans les diverses modalités du domaine individuel. Entre ces modalités, il y a des correspondances telles que ce qui se passe dans l'une a normalement sa répercussion dans les autres ; il en résulte que, d'une part, l'état du corps peut influer d'une certaine façon favorable ou défavorable sur les autres modalités, et que, d'autre part, l'inverse n'étant pas moins vrai, il peut fournir des signes traduisant sensiblement l'état même de celles-ci ; il est clair que ces deux considérations complémentaires ont l'une et l'autre leur importance sous le rapport des qualifications initiatiques. Tout cela serait parfaitement évident si la notion occidentale de « matière », le dualisme cartésien et les conceptions plus ou moins « mécanistes » n'avaient tellement obscurci ces choses pour la plupart de nos contemporains ; ce sont ces circonstances contingentes qui obligent à s'attarder à des considérations aussi élémentaires, qu'il suffirait autrement d'énoncer en quelques mots, sans avoir à y ajouter la moindre explication.

Il va de soi que la qualification essentielle, celle qui domine toutes les autres, est une question d' « horizon intellectuel » plus ou moins étendu ; mais il peut arriver que les possibilités d'ordre intellectuel, tout en existant virtuellement dans une individualité, soient, du fait des éléments

inférieurs de celle-ci, empêchés de se développer, soit temporairement, soit même définitivement. C'est là la première raison de ce qu'on pourrait appeler les qualifications secondaires ; et il y a encore une seconde raison qui résulte immédiatement de ce que nous venons de dire : c'est que, dans ces éléments, qui sont les plus accessibles à l'observation, on peut trouver des marques de certaines limitations intellectuelles ; dans ce dernier cas, les qualifications secondaires deviennent en quelque sorte des équivalents symboliques de la qualification fondamentale elle-même. Dans le premier cas, au contraire, il peut se faire qu'elles n'aient pas toujours une égale importance : ainsi, il peut y avoir des obstacles s'opposant à toute initiation, même simplement virtuelle, ou seulement à une initiation effective, ou encore au passage à des degrés plus ou moins élevés ; et il faut ajouter aussi qu'il y a des empêchements spéciaux qui peuvent ne concerner que certaines formes d'initiation.

Sur ce dernier point, il suffit en somme de rappeler que la diversité des modes d'initiation, soit d'une forme traditionnelle à une autre, soit à l'intérieur d'une même forme traditionnelle, a précisément pour but de répondre à celle des aptitudes individuelles ; elle n'aurait évidemment aucune raison d'être si un mode unique pouvait convenir également à tous ceux qui sont, d'une façon générale, qualifiés pour recevoir l'initiation. Puisqu'il n'en est pas ainsi, chaque organisation initiatique devra avoir sa « technique » particulière, et elle ne pourra naturellement admettre que ceux qui seront capables de s'y conformer et d'en retirer un bénéfice effectif, ce qui suppose, quant aux qualifications, l'application de tout un ensemble de règles spéciales, valables seulement pour l'organisation considérée, et n'excluant aucunement, pour ceux qui seront écartés par là, la possibilité de trouver ailleurs une initiation équivalente, pourvu qu'ils possèdent les qualifications générales qui sont strictement indispensables dans tous les cas. Un des exemples les plus nets que l'on puisse donner à cet égard, c'est le fait qu'il

existe des formes d'initiation qui sont exclusivement masculines, tandis qu'il en est d'autres où les femmes peuvent être admises ; on peut donc dire qu'il y a là une certaine qualification qui est exigée dans un cas et qui ne l'est pas dans l'autre, et que cette différence tient aux modes particuliers d'initiation dont il s'agit ; nous y reviendrons d'ailleurs par la suite, car nous avons pu constater que ce fait est généralement fort mal compris à notre époque.

Là où il existe une organisation sociale traditionnelle, même dans l'ordre extérieur, chacun, étant à la place qui convient à sa propre nature individuelle, doit par là même pouvoir trouver aussi plus facilement, s'il est qualifié, le mode d'initiation qui correspond à ses possibilités. Ainsi, si l'on envisage à ce point de vue l'organisation des castes, l'initiation des Kshatriyas ne saurait être identique à celle des Brâhmanes, et ainsi de suite ; et, d'une façon plus particulière encore, une certaine forme d'initiation peut être liée directement à l'exercice d'un métier déterminé, ainsi que nous l'avons expliqué en d'autres occasions, ce qui ne peut avoir toute sa valeur effective que si le métier qu'exerce chaque individu est bien celui auquel il est destiné par les aptitudes inhérentes à sa nature même, de telle sorte que ces aptitudes feront en même temps partie intégrante des qualifications spéciales requises pour la forme d'initiation correspondante.

Au contraire, là où rien n'est plus organisé suivant des règles traditionnelles et normales, ce qui est le cas du monde occidental moderne, il en résulte une confusion qui s'étend à tous les domaines, et qui entraîne inévitablement des complications et des difficultés multiples quant à la détermination précise des qualifications initiatiques, puisque la place de l'individu dans la société n'a plus alors qu'un rapport très lointain avec sa nature, et que même, bien souvent, ce sont uniquement les côtés les plus extérieurs et les moins importants de celle-ci qui sont pris en considération, c'est-à-dire ceux qui n'ont réellement aucune valeur, même

secondaire, au point de vue initiatique. Une autre cause de difficultés qui s'ajoute encore à celle-là, et qui en est d'ailleurs solidaire dans une certaine mesure, c'est l'oubli des sciences traditionnelles : les données de certaines d'entre elles pouvant fournir le moyen de reconnaître la véritable nature d'un individu, lorsqu'elles viennent à faire défaut, il n'est jamais possible, par d'autres moyens quelconques, d'y suppléer entièrement et avec une parfaite exactitude ; quoi qu'on fasse à cet égard, il y aura toujours une part plus ou moins grande d' « empirisme » qui pourra donner lieu à bien des erreurs. C'est là une des principales raisons de la dégénérescence de certaines organisations initiatiques : l'admission d'éléments non qualifiés, que ce soit par ignorance pure et simple des règles qui devraient les éliminer, ou par impossibilité de les appliquer sûrement, est en effet un des facteurs qui contribuent le plus à cette dégénérescence, et peut même, si elle se généralise, amener finalement la ruine complète d'une telle organisation.

Avant de passer à la seconde partie de cette étude, dans laquelle nous insisterons davantage sur la signification réelle qu'il convient d'attribuer aux qualifications secondaires, il est encore un point sur lequel nous devons attirer l'attention : c'est que, outre les qualifications requises pour l'initiation elle-même, et qui sont celles que nous avons en vue ici, il peut y avoir, par surcroît, d'autres qualifications plus particulières qui soient requises seulement pour remplir telle ou telle fonction dans une organisation initiatique. Ce sont là deux choses qu'il importe de ne jamais confondre, et cette distinction correspond à celle que nous avons indiquée, dans notre dernier article, en ce qui concerne la hiérarchie initiatique ; il suffira donc, pour en comprendre la raison, de se reporter à ce que nous avons dit alors ; et nous ajouterons seulement que l'aptitude à recevoir l'initiation, même jusqu'au degré le plus élevé, n'implique pas nécessairement l'aptitude à exercer une fonction quelconque, fût-ce la plus simple de toutes. Il doit d'ailleurs être bien entendu

que la fonction, quelle qu'elle soit, n'a jamais qu'un caractère accidentel et contingent ; ce qui seul est véritablement essentiel, c'est l'initiation elle-même avec ses degrés, puisque c'est elle qui influe d'une façon effective sur l'état réel de l'être, tandis que la fonction ne saurait aucunement le modifier ou y ajouter quoi que ce soit.

(*A suivre.*)

RENÉ GUÉNON.

LES RÉALISATIONS INFÉRIEURES

On trouvera ci-après la traduction du commentaire de Kshêmarâja sur le 4e *sûtra* du 2e *unmêsha* des *Shivasûtras*. Ce texte, extrait de la *Shiva-sûtra-vimarshinî* (« Méditation des *Shiva-sûtras* »), suit immédiatement celui que nous avons traduit sous le titre *Le Secret des Mantras* (numéro spécial sur *La Tradition hindoue*, août-septembre 1935, pp. 338-353). Comme dans ce précédent article, nous donnons d'abord la traduction du commentaire lui-même, puis, dans une seconde section, celle des deux notes figurant dans l'édition typographiée de la *Vimarshinî* ; nous conservons aussi le système des chiffres romains pour le renvoi à ces notes. Le tout peut être considéré comme une sorte d'illustration des considérations présentées par M. René Guénon sur *Le rejet des pouvoirs* (numéro de juin 1935). En ce qui concerne le Shivaïsme kashmirien et les *Shiva-sûtras*, on pourra se reporter à l'avant-propos de la traduction précitée du *Secret des Mantras*.

I. — Commentaire de Kshêmarâja.

Il est cependant des personnes qui, justement par l'effet de la volonté du Seigneur suprême (1), ne trouvent pas d'attraits dans cette puissance des *mantras*, telle que nous venons de la décrire ; ils ne s'y intéressent même pas pour autant qu'elle est un moyen permettant de méditer le « Grand Lac » dont nous avons parlé (2) ; ce qui leur plaît

1. *Paramêshwara* : *Parama-shiva* ou *Brahma nirguna*.
2. Le « Grand Lac » (*mahâ-hrada*) : ce terme est employé dans le 22e *Shiva-sûtra* (du 1er *unmêsha*) pour désigner la « Connaissance suprême » (*parâ samvid*)

au contraire, ce sont les réalisations limitées causées par des puissances finies (1) : *bindu*, *nâda* et les autres (2). C'est pour eux qu'il est dit :

SÛTRA 4 :

L'expansion de la conscience dans le sein (de l'univers), c'est le rêve d'une connaissance vulgaire.

(*Garbhê cittavikâso 'vishishtavidyâswapnah*)

Le « sein » (3) est l'ignorance (*akhyâti*), la grande illusion (*mahâ-mâyâ*).

« L'expansion de la conscience (4) dans le sein », c'est-à-dire dans un développement — qui par sa nature ne fait pas sortir de ce « sein » ou de cette illusion — de réalisations fondées sur des *mantras* limités : cette expansion est la satisfaction que l'on goûte dans un développement qui ne va pas plus loin. Elle est une connaissance vulgaire (5), c'est-à-dire commune à tous les hommes. « Connaissance » signifie ici une connaissance impure (*ashuddha-vidyâ*), qui fait seulement connaître « quelque chose ».

ou la Shakti suprême (*parâ- shakti*). C'est d'Elle en effet, explique Kshêmarâja, que part le " courant " (*pravâha*) de toutes les shaktis (" courant " qui n'est pas autre chose que la *Gangâ* céleste) ; en outre tout l'univers se reflète en Elle, Sa transparence (*swachchhatwa*) étant parfaite et d'ailleurs non affectée par cette réflexion ; enfin Elle est profonde (*gabhirâ*) et difficile à saisir du regard. Quant à la " méditation " (*anusandhâna*) du " Grand Lac ", c'est, dit Kshêmarâja dans le même passage, la méditation (*vimarshana*) ininterrompue et tournée vers l'intérieur, de l'identité (de l'être et) du " Grand Lac ". Suivant le 22e *Shiva-sûtra*, c'est par cette méditation qu'on prend conscience de la " puissance des mantras ", c'est-à-dire de leur source unique et indivisée qui est la Shakti suprême.

1. Les *kalâs*, qui sont autant d'aspects ou de " fragments " de la Connaissance suprême.

2. Au sujet de *bindu* et de *nâda*, cf. *Le Secret des Mantras*, dans le nº d'août-septembre 1935, notamment pp. 345 et 350. Voir aussi plus loin sous II, p. 127 et 128. Nous rappelons que *bindu* et *nâda* correspondent respectivement au point et au demi-cercle, dans la représentation graphique du monosyllabe sacré *Om* ; leur dualité, au moins apparente, symbolise notamment celle de Shiva et de la Shakti, ou celle de Purusha et de Prakriti.

3. *Garbha*, à la fois ventre (matrice) et embryon.

4. Nous traduisons littéralement *cittavikâso*, qui peut aussi être entendu au sens de plaisir, " dilatement " du cœur ou de l'âme. Les deux sens paraissent acceptés par le commentaire.

5. *Avishishtâ* : littéralement, " non-distinguée ", " non-supérieure ".

Une telle connaissance n'est qu'un rêve : c'est une divagation variée, essentiellement distinctive et fondée sur la dualité.

Le même enseignement est donné dans le livre de Patanjali :

« Ce sont des réalisations (pour l'homme qui est) dans son état habituel, mais ce sont des obstacles (pour celui qui est) dans le *samâdhi* » (*Yoga-sûtras*, III, 37) (I).

Cette idée est aussi exprimée dans la stance :

« De là vient le *bindu* ; de celui-ci procède le *nâda*, de celui-ci la forme, de celle-ci le goût ; tous ces états apparaissent rapidement, par l'effet de l'ébranlement (1) de l'être » (*Spanda-kârikâs*, 42e stance) (II).

II. — Notes de l'édition imprimée.

I. Les connaissances supra-normales et autres pouvoirs, qui apparaissent (au cours de la concentration de la pensée) sont des obstacles pour celui dont l'esprit est dans le *samâdhi*, car ils empêchent sa vision (intellectuelle) ; ce sont des réalisations pour celui qui est dans l'état habituel de l'homme (2) : telle est la suite des idées (dans le *sûtra*). Alors (au cours de la pratique du *yoga*) les connaissances, auditions, perceptions,

1. " Ebranlement " (*kshobha*, " secousse ") : " terme technique " désignant le " mouvement " ou la " vibration " de la *Shakti*, mouvement par lequel la " non-dualité " de la Connaissance suprême est (illusoirement) brisée et toute la manifestation produite par dissociation. Une note de l'édition imprimée de la *Shiva-sûtra-vimarshinî* (p. 45, note 176, dont les termes sont d'ailleurs extraits du commentaire de Jayaratha sur le *Tantrâloka*, II. 232) distingue, d'une part, la Shakti " non-ébranlée " (*akshubdhâ*), c'est-à-dire la Shakti suprême, non séparée de Shiva et " non dépassée par Lui ". Celle qu pour les êtres manifestés est la " Mère inconnue " (*ajnâtâ mâtrikâ*), et, d'autre part, la Shakti " ébranlée " (*kshubdhâ*), qui par son jeu produit tout l'univers et qui est " Celle qui porte une guirlande " (*mâlinî*). Cf. le " barattement " de la Shakti par le *Bindu* (*Le Secret des Mantras*, pp. 345 et 351) " Lorsque l'ébranlement disparaît, l'Etat suprême est obtenu " (*Spanda-kârikâs*, I, 9). L' " ébranlement " est identifié à la *Mâyâ* dans cette formule de Kshêmarâja : *Kshobho dêhâdy ahampratyayarûpah*, " L'ébranlement est la croyance que le corps et les autres (états limités) sont le Moi " (*Shiva-sûtra-vimarshinî*, II, 8).

2. Littéralement : " celui dont l'esprit est sorti " (*vyutthitacitta*), sous-entendu " du *samâdhi* ".

visions, goûts et olfactions supra-normales naissent respectivement du sens interne (*manas*) et des sens de l'ouïe, du toucher, de la vue, du goût et de l'odorat grâce aux aptitudes (*dharmas*) nées du *yoga*. Par connaissance supra-normale (*pratibhâ*), il faut entendre la connaissance des choses subtiles, des choses dont on est séparé, des choses lointaines, du passé et de l'avenir ; par audition supra-normale, il faut entendre la connaissance des sons célestes, par perception supra-normale celle des touchers célestes, par vision supra-normale la vue des formes célestes, par goût supra-normal la connaissance des saveurs célestes, par olfaction supra-normale celle des odeurs célestes. Le sens du (*Yoga-*) *sûtra* et de son commentaire est le suivant (1). Celui qui est dans son état habituel considère de pareilles connaissances comme des réalisations, de même qu'un indigent considère comme une fortune la plus petite somme d'argent ; mais le *Yogî* dont l'esprit est concentré doit y être indifférent et il doit se détourner d'elles, lorsqu'elles se présentent d'elles-mêmes à lui. Il vise au but suprême de l'homme (2), lequel procure l'apaisement des trois douleurs (3) : qu'il se détourne donc des réalisations qui entravent son effort (4).

II. Le *bindu*, qui est caractérisé par le Feu, est la clarté (5) toujours plus élevée qui réside dans la « région » (dans la série continue des états) qui commence à l'espace

1. Cette phrase est de Vâchaspati ; le commentaire mentionné est celui de Vyâsa.

2. *Parama-purushârtha*, c'est-à-dire la Délivrance.

3. Les douleurs du *samsâra*, classées d'après leur triple origine et rangées sous les qualificatifs sanscrits suivants : *âdhyâtmika* (relatif au soi), les douleurs internes, dont la cause est dans l'être lui-même, telles que des souffrances dues à des désordres du corps ou de l'âme ; *âdhibhautika* (relatif aux éléments), celles qui ont une cause extérieure et sensible, par exemple des animaux ou des choses inanimées ; enfin *âdhidaivika* (relatif aux *dévas*) celles dont la cause est externe et suprasensible, telle que l'action de démons ou de génies, ou des influences planétaires.

4. Cette note est composée d'extraits des commentaires de Vyâsa et de Vâchaspati sur les *Yoga-sûtras* (III, 36 et 37).

5. *Prasâda*, terme qui évoque les idées de sérénité, de pureté et de transparence.

situé entre les sourcils (1) ; cette clarté, qui se développe par un exercice prolongé de méditation, se manifeste à ceux dont la pensée est concentrée sur le principe « Terre » (*dharâ-tattwa*) et qui pratiquent la « division du *bindu* » (*bindu-bhêda-abhyâsa*). Le *nâda* a l'aspect d'un son (*dhvani*) qui se produirait lui-même (2) ; semblable au bruit fait par des abeilles enivrées de miel, il manifeste un développement progressif de possibilités subtiles ; c'est comme l'approche d'un nuage de sons (*nirghosha-ghana-upakrama*) rappelant le bruit du courant d'un fleuve rapide ; il est entendu par ceux qui méditent sur le principe « Ether » (*vyoma-tattwa*). La forme (*rûpa*) est la vision des apparences de tels et tels objets visibles, alors que subsistent les différents voiles (intellectuels), à commencer par celui de la « Grande Obscurité » (*santamas*, c'est-à-dire la *Mâyâ*) : elle est très bien perçue par ceux dont la pensée est toute entière fixée sur le principe « Feu » (*têjas-tattwa*). Le goût est la saveur du nectar (*amrita-âswâda*) sentie dans la bouche en l'absence de tout objet sapide ; cette saveur est perçue par ceux qui méditent sur le principe « Eau » et qui concentrent leur attention sur l'extrémité de la langue (3), sur la luette (4) et autres parties de l'organe du goût. Les touchers agréables connus de ceux qui méditent sur le principe « Air » (*pavana-tattwa*) procèdent à leur tour des saveurs précédentes (5). Le *Yogî*, qui s'exerce à l'illumination (6), ne doit pas se complaire

1. Ou, plus exactement, à l'état qui correspond à cette localisation corporelle et qui est caractérisé par l'obtention du " sens de l'éternité ".

2. Littéralement, " qui se prononcerait lui-même " (*swochcharita*), c'est-à-dire sans cause extérieure. C'est un son non-artificiel (*akritrima*), non causé par un choc (*anâhata*), ainsi que l'explique Utpalâchârya dans la *Spanda-pradipikâ*.

3. L'extrémité de la langue (*lolâgra*) : par ce terme, il faut entendre la racine de la langue (*jihvâ-mûla*), d'après une note explicative de l'édition imprimée du commentaire de Râmakantha.

4. *Lambikâ* : il s'agit de toute la " partie molle " ou " trou " du palais (*tâlu-randhra*).

5. On remarquera qu'il ne s'agit pas ici de l'ordre de développement des éléments, mais de celui de certaines réalisations formelles obtenues au cours des exercices du *Yoga*.

6. *Unmêsha*, terme technique qui désigne proprement l'action d'ouvrir les yeux et qui est appliqué de deux façons inverses l'une de l'autre, suivant

dans ces réalisations, car elles sont autant d'obstacles qui l'empêchent d'accéder à l'Etat suprême (*niruttara-pada*) (1).

Traduit du sanscrit par ANDRÉ PRÉAU.

qu'il s'agit de la connaissance limitée ou de la Connaissance illimitée (cf. notamment le *Spanda-sandoha* de Kshêmarâja). Ici, il s'agit naturellement de la seconde application.

1. Cette note est extraite du commentaire de Râmakantha sur les *Spanda-kârikâs* (IV, 12).

LA DACIE HYPERBORÉENNE

Un des plus intéressants aspects de la manifestation cyclique est constitué par la grande migration hyperboréenne. Elle est une « descente », de l'indistinction polaire primordiale dans les multiples manifestations secondaires du cycle. Pourtant, ce n'est pas du point de vue historique profane que cette manifestation nous intéresse, mais de celui du symbolisme historique, « signature » de réalités incomparablement plus profondes.

Le symbolisme de cette migration se rattache en somme à la manifestation de *Prakriti* : indistinction polaire originelle, rupture de l'équilibre des trois *gunas*, imposée par les nécessités de la manifestation des possibilités totales du cycle ; descente « *tamasique* » interrompue parfois par des étapes et des projections « *rajasiques* » à droite et à gauche sur divers plans de la possibilité universelle ; symbolisme crucial évident et, disons-le, fatal.

On peut concevoir d'après cela, que la migration hyperboréenne n'a rien d'une émigration ; qu'on n'y trouve rien d'improvisé, de hasardé, de gratuit, de précipité. Il faut nous arracher à tous les préjugés modernes pour nous bien représenter cette migration sacrée, avec ses sacerdotes-rois, transportant d'étape en étape, sans aucune improvisation, et selon une précise science géographique, ses « pénates », ses tabernacles, ses supports spirituels. Nous devons insister sur un point capital, sur lequel se base toute notre étude : *ces étapes (qui duraient des millénaires) devaient avoir des « vertus » spéciales, des vertus « analogues » à celles des étapes*

précédentes et de la Contrée primordiale. C'est là une vérité fondamentale qu'il ne faut jamais perdre de vue. En d'autres termes, les montagnes, les eaux, les lieux géographiques, leurs noms, les centres, les supports spirituels d'une étape avaient des vertus analogues à celles des étapes précédentes. Si, par exemple, il y avait de nouvelles *Tula*, de nouvelles *Iles Blanches*, ce n'est pas du tout, faut-il le dire, à la manière des Nouvelle-Orléans et des New-York ! Mais la géographie sacrée est de toutes les sciences traditionnelles, la plus oubliée en Occident.

Il se trouve que nous connaissons les deux extrêmes de la descente « *tamasique* » de la migration hyperboréenne : le Pôle et la Grèce pélasgique ; l'itinéraire de la migration est la verticale Nord-Sud qui relie ces deux points. Comme nous l'avons dit, il y eut plusieurs étapes du centre suprême hyperboréen et des projections « *râjasiques* » à droite et à gauche, et ce centre devait nécessairement se trouver au point quintessentiel de cette configuration cruciale qui eut autant de branches horizontales que d'étapes du centre suprême sur les différentes plans de l'existence cyclique.

Si nous regardons une carte (1), nous constatons que les dates historiques confirment ce raisonnement. Ainsi par exemple, Camille Jullian admet l'existence d'un état occupant les bords de la mer Baltique, constitué par ceux qui furent plus tard les Celtes. Or, la Mer Baltique se trouve sur la verticale désignée par nous. Nous constatons aussi que cette verticale passe aussi par la Dacie (la Roumanie actuelle). Les renseignements sont beaucoup plus nombreux sur cette contrée.

Un examen quelque peu attentif des écrivains antiques nous montre l'existence, au Nord de la Grèce, sur les bords du Danube et de la Mer Noire, d'une grande race unifiée

1. Nous prions le lecteur de se servir d'une carte dans tout le cours de notre étude, non seulement parce qu'il est question de lieux peu connus du lecteur de l'Europe occidentale, mais aussi à cause du symbolisme géographique qui frappera les regards attentifs.

comme langue, mœurs et traditions, quoique politiquement divisée. C'est la race geto-thrace.

Hérodote (V. 3) affirme que les Thraces étaient le plus grand peuple du monde après les Indiens ; cela serait incompréhensible si nous entendions par Thraces seulement les anciens habitants de la Bulgarie actuelle ; en réalité Hérodote englobait sous ce nom tous les autres peuples de la même race, c'est-à-dire les Thraces proprement dits, les Dalmates, les Pannoniens, les Illyriens, les Gètes, les Daces, les Agathyrses, les Sarmates, les Scythes (1), les Arimaspes, etc., etc (il y a bien une cinquantaine de noms). Tous appartenaient à la grande race géto-thrace. Strabon écrit que les Gètes (habitant au nord du Bas-Danube et dans l'Ukraine actuelle) avaient la même langue que les Thraces. Et Pline dit que les Daces et les Thraces sont un même peuple. D'ailleurs les écrivains antiques usent indifféremment des noms que nous avons cités quand ils parlent des peuples du nord de la Grèce. Tous ces peuples habitaient le territoire occupé aujourd'hui par la Bulgarie, la Yougoslavie, l'Albanie, la Hongrie, la Roumanie, l'Ukraine et la Russie méridionale jusqu'à la Volga. L'affirmation d'Hérodote devient ainsi compréhensible.

Il s'est passé ce fait très curieux : dans toutes ces contrées le vieil élément gétique a été anéanti par les invasions barbares ; les conquérants n'ont pas été absorbés comme les Germains en Gaule. Nous avons aujourd'hui des Bulgares, des Yougoslaves, des Hongrois, des Russes qui n'ont aucun rapport avec l'ancienne race autochtone et n'en ont rien hérité ; *seule la Roumanie*, la plus tardive conquête de Rome (Trajan, 106), a gardé une langue 70 % latine, avec la prédominance raciale dacique, quoique puissamment imprégnée d'éléments slaves dans les plaines. La meilleure preuve, c'est qu'il reste encore en Epire, en Macédoine et en Dalmatie

1. Par un phénomène naturel, les Byzantins donnèrent le nom de Scythes aux envahisseurs slaves des contrées anciennement habitées par les Scythes ; mais ce sont en réalité deux peuples absolument distincts, de l'avis de tous les historiens.

quelques épaves des tribus thraces, et qui parlent le roumain. Comme il n'a jamais existé de colonisation roumaine en ces lieux, le fait ne peut être expliqué que d'une unique façon : ces tribus et les Roumains sont les derniers représentants de la race autochtone des Geto-thraces, l'identité de langue s'expliquant par la communauté raciale.

Or tous les anciens sont unanimes à affirmer que les Gètes étaient un peuple hyperboréen.

Pindare qui est le poète le plus érudit de la Grèce nous montre Apollon, après avoir bâti avec Neptune et Eaque les murs de Troie, retournant *dans sa patrie de l'Hister* (*le bas-Danube*), *chez les Hyperboréens* (Ξάνθον ἤπειγεν ἐς Ἴστρον ἐλαυνων) (*Olymp.*, VIII, 46).

Strabon est catégorique : « Les premiers qui ont décrit les diverses parties du monde, disent que les Hyperboréens habitaient au-dessus du Pont-Euxin (la Mer Noire) et de l'Hister » (*Geogr.*, XI, 6, 2).

Clément d'Alexandrie est aussi précis : il appelle le prophète des Daces, Zalmoxis, Hyperboréen (*Stromata*, IV, 213).

Une des villes principales de la Dacie, d'après le géographe Ptolémée (*Geogr.*, III, 10), était située sur l'Hiérasus (auj. Sereth, fleuve de Moldavie) et s'appelait *Piribori-dava* (*dava* signifie ville, place), nom qui indique une cité hyperboréenne.

Macrobe est aussi précis que possible : *Regiones quas praeterfluunt Tanaïs et Ixter, omniaque super Scythia locum quorum vetustas Hyperboreos vocavit* (*Somnium Scipionis*, II, 7). « Les régions arrosées par le Don et le bas-Danube... que l'antiquité appelait hyperboréens. » Est-ce clair ?

Apollonius de Rhodes, dans ses *Argonautiques* (II v. 675) dit que les Hyperboréens sont des Pélasges *habitant au Nord de la Thrace* (1).

1. Comme tous les romantiques, Saint-Yves d'Alveydre avait la manie de résoudre les difficultés par des jeux de mots : il dit que les Pélasges étaient de race noire, nous verrons selon quelle interprétation. Or, en dehors de la citation d'Apollonius de Rhodes, nous trouvons d'autres affirmations aussi précises, que les Pélasges étaient un peuple hyperboréen. A Dodone, sanctuaire hyperboréen, Zeus était adoré sous le nom de Ζευς αναζπελασγίνος. C'est ainsi qu'il est invoqué par Achille (*Iliade*, XVI, 232). Le Scoliaste de

De nombreux auteurs parlent des monts Riphées des contrées hyperboréennes. Or, les Carpathes furent appelés dans l'antiquité *Montes Riphaei* : *Scythiam antem... includitur ab uno latere Ponto* (la Mer Noire), *ab altero montibus Riphaeis* (Justin *Histor. Philip.* II, c. 2).

Pline l'Ancien parle du peuple des *Arimphaei* qui habitait près des Monts Riphées *haud dissimilem Hyperboreis gentem* (*Hist. nat.*, VI, 7).

On sait que les anciens entendaient par *axis boreus, cardines mundi*, Κίων Οὐράνου, le Pôle spirituel du monde.

Ovide qui fut exilé par Auguste à Tomi (aujourd'hui Constantsa, port de Roumanie) se plaint d'être contraint à passer sa vie sous l'axe boréal, *à gauche du Pont-Euxin* (Mer Noire) :

Vita procul patria peragenda sub axe boreo
Qua maris Euxini, terra sinistra jacet (*Tristia*, IV, 41-42).

Et dans une autre lettre, adressée à son ami Macer de Rome il dit qu'il se trouve sous les *Cardines Mundi* mêmes, et qu'il parle en imagination avec son ami, *sous l'axe boréal dans le pays des Gètes* (*gelido... sub axe, inque Getas. Pont.*, II, 19, 40-45).

Et Martial, dans une de ses plus belles épigrammes, adressée au soldat Marcellin *qui partait en expédition en Dacie*, appelle le Pôle, *geticus Polus*,

Miles, Hyperboreoe, Marcelline, Triones
Et getici tuberis sidera pigra poli (*Epigr*, IX, 46).

Pindare (*Ol.* III 28. *Fragm. hist.* gv. II 387) dit que Hyperboreus était fils de Pelasgos. Donc, pour indiquer la race primordiale, Pélasge serait un terme plus correct même qu'Hyperboréen. Il est vrai que le poète Asius dit que Pelasgos est né de la " Terre noire " (γαία μέλαινα), mais outre l'évident symbolisme hermétique de ce mot, le terme désigne surtout l'indistinction primordiale. Pour nous donc, Pelasgos est le nom, dans la tradition hyperboréenne, de l'Homme Universel, de l'*Adam Qadmon* des traditions islamique et hébraïque. Interpréter " la Terre Noire " par " la Terre des Noirs " c'est du fétichisme.

« Soldat Marcellin, tu pars maintenant pour prendre sur tes épaules *le Ciel hyperboréen* et les astres *du Pôle gétique.* »

Dire *geticus polus*, n'est-ce pas indiquer très clairement, qu'à un moment donné le « Pôle » fut chez les Gètes ? Et *geticus* n'est pas une figure poétique pour indiquer l'éloignement, car les Romains connaissaient bien l'existence, au nord des Gètes, d'autres peuples plus éloignés encore : les Venedae, les Aestii, les Gantae, les Sucones, habitant la Pologne et la Scandinavie.

Le même Martial appelle le triomphe de Domitien sur les Daces *Hyperboreus triumphus* et ailleurs *Gigantes triumphus* (*Ep.* VIII, 78), et enfin :

« Trois fois il passa les cornes perfides de l'Hister sarmatique ; trois fois, il baigna son cheval dans la neige des Gètes ; toujours modeste, il a refusé les triomphes qu'il méritait et n'a apporté avec soi que le renom *d'avoir vaincu le monde des Hyperboréens* » (*Ep.* VIII, 50).

Et Claudien (*Bell. geticus*, v. 268) appelle le Pôle *geticus plaustrus*.

Nous terminons ces citations par deux passages de Virgile qui en véritable initié (comme Ovide d'ailleurs) savait ce qu'il en était :

Georgica, IV, v. 517 :

(Orpheus) *Solus hyperboreas glacies, Tanaimque nivalem*
Arvaque Riphaei nunquam viduata pruinis
Lustrabat raptam Eurydicem, quaereus, etc.

« Solitaire, il parcourait les glaces hyperboréennes et le « Don couvert de glaces, et les champs jamais exempts de « neige, autour des monts Riphéens (Carpathes), jusqu'à ce « que les femmes thraces, irritées de ses mépris, le déchi- « rèrent », etc.

Si Virgile avait écrit : Orphée parcourait les glaces hyperboréennes, les neiges de la Seine et les champs autour des

Monts des Arvernes, jusqu'à ce que les femmes gauloises irritées de ses mépris... ; il y aurait bien des chances pour que les Hyperboréens aient habité la Gaule...

Et l'indication plus précise du Pôle représenté par un Omphalos :

Mundus ut at Scythiam Riphaeasque arduus arcea,
Consurgit.
Hic vertex nobis semper sublimis (*Georg.* I, v. 240-241).

Or, nous verrons que ce « vertex », ce *Polus geticus*, cette « représentation » du Pôle, existe en Roumanie dans les Carpathes (Monts Riphéens), sur le Mont « Om », et qu'il est encore appelé par le peuple l' « Essieu du Monde », le « Nombril de la Terre ». Il faut le dire encore : il ne s'agit pas de l'Hyperborée primitive qui fut strictement polaire, mais d'une de ses principales étapes. En d'autres mots, le Dacie a été pendant quelques millénaires le « centre suprême » de l'Hyperborée (*et par conséquent du monde*) en migration vers le Sud, et avant le déplacement du centre vers l'Orient. Il nous reste maintenant à montrer avec plus de précision les « analogies » de l'Hyperborée dacique avec l'Hyperborée première. Car analogie n'est pas coïncidence, mais identité de « vertus », et c'est là tout ce qui importe :

Comme nous aurons à mettre à contribution le soi-disant « folk-lore », il nous faut d'abord tirer au clair son importance et sa signification. Nous citons ces lignes particulièrement significatives de M. René Guénon sur le Saint-Graal (1) :

« La conception même du *folk-lore*, telle qu'on l'entend habituellement, repose sur une idée radicalement fausse, l'idée qu'il y a des « créations populaires », produits spontanés de la masse du peuple ; et l'on voit tout de suite le rapport étroit de cette façon de voir avec les préjugés démocratiques ». Comme on l'a dit très justement, « l'intérêt profond de toutes les traditions dites populaires, réside

1. *Voile d'Isis*, fév. et mars 1934. C'est nous qui soulignons.

surtout dans le fait qu'elles ne sont pas populaires d'origine » ; et nous ajouterons que, s'il s'agit, *comme c'est presque toujours le cas*, d'éléments traditionnels, au vrai sens de ce mot, si déformés, amoindris ou fragmentaires qu'ils puissent être parfois, et de choses ayant une valeur symbolique réelle, tout cela, bien loin d'être d'origine populaire *n'est même pas d'origine humaine*. Ce qui peut être populaire, c'est uniquement le fait de la « survivance », quand ces éléments appartiennent à des formes traditionnelles disparues... Le peuple conserve ainsi, sans les comprendre, des débris de traditions anciennes, *remontant même parfois à un passé si lointain qu'il serait impossible de le déterminer, et qu'on se contente de rapporter, pour cette raison, au domaine obscur de la « préhistoire »* ; il remplit en cela la fonction d'une sorte de mémoire collective plus ou moins « subconsciente », dont le contenu est manifestement venu d'ailleurs (1). Ce qui peut sembler le plus étonnant, c'est que lorsqu'on va au fond des choses, on constate que ce qui est ainsi conservé contient surtout, sous une forme plus ou moins voilée, *une somme considérable de données d'ordre ésotérique*, c'est-à-dire précisément, tout ce qu'il y a de moins populaire par essence ; et ce fait suggère de lui-même une explication que nous nous bornerons à indiquer en quelques mots. Lorsqu'une forme traditionnelle est sur le point de s'éteindre, ses derniers représentants peuvent fort bien confier volontairement, à cette mémoire collective dont nous venons de parler, ce qui autrement se perdrait sans retour ; c'est en somme le seul moyen de sauver ce qui peut l'être dans une certaine mesure ; et, en même temps, l'incompréhension naturelle de la masse est une suffisante garantie que ce qui possédait un caractère ésotérique n'en sera pas dépouillé pour cela, mais demeurera seulement,

1. C'est là une fonction essentiellement " lunaire ", et il est à remarquer que, suivant l'astrologie, la masse populaire correspond effectivement à la Lune, ce qui, en même temps, indique bien son caractère purement passif, incapable d'initiative ou de spontanéité (Note de M. Guénon).

comme une sorte de témoignage du passé, pour ceux qui, en d'autres temps, seront capables de le comprendre. »

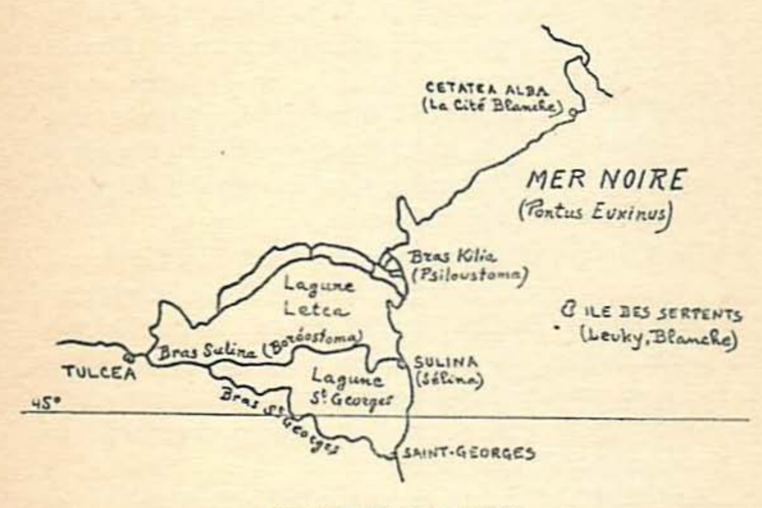
Ces remarques capitales doivent être comme en filigrane pendant le reste de notre étude, car elles dominent tout le problème et en donnent la clef.

Ce qu'on sait sur l'Hyperborée première peut tenir en peu de phrases. La principale source d'information se trouve chez Hécatée d'Abdère, cité par Diodore de Sicile (II, 47) : « Vis-à-vis de la contrée des Celtes, dans les parties de l'Océan, il y a *une île appelée Leuky*, c'est-à-dire *Blanche*. Latone, mère d'Apollon y naquit, et à cause de cela, Apollon y est vénéré plus que les autres Dieux (Apollon s'appelait aussi *Apollon Leukos, Leukios, Leukaios*). Parce que les Hyperboréens de l'Ile Blanche célèbrent ce Dieu chaque jour et lui rendent les plus grands hommages, on dit que ces hommes sont les prêtres d'Apollon... Il y a dans cette île un temple d'Apollon. Les habitants sont en grande partie des cytarrhèdes. De cette île on peut voir la Lune (Σελήνη), peu éloignée. Les souverains sont les Boréades, descendants de Borée. On appelait aussi cette île *Helixea* (*Felicia*) ou νησος μακάρων (l'île des Bienheureux). Non loin de là étaient les Monts Riphéens. » Homère (*Iliade*, VIII, 13) parle des « portes de fer » (σιδήρειαι πύλαι) qui se trouvent près de l'*Okeanos potamos*.

Avant d'aller plus loin, il faut dire quelques mots sur la géographie de la Dacie. Cette géographie est dominée par un fait central : le plateau de Transylvanie, encerclé par les chaînes des Karpathes et des Monts de l'Ouest, les plus sauvages et les plus impénétrables de l'Europe. Autour de ce formidable château-fort naturel, sont les vastes plaines du Dniester, de la Theiss et du Danube. Ces fleuves sont en même temps les frontières naturelles de la Dacie et lui donnent une forme presque ronde. Le Danube pénètre en Roumanie par les « portes de fer » des Carpathes... Depuis le Rhin et les Alpes, jusqu'à la muraille de Chine, l'indéfini règne en maître : des terrains vagues, des contrées qui com-

mencent on ne sait où et finissent on ne sait où. Dans cet océan de possibilités, la Dacie est le seul pays caractéristique, défini, formant une unité géographique.

Nous avons déjà vu deux analogies : les Riphées polaires et les Riphées carpathiques, les « portes de fer » polaires et les « portes de fer » danubiennes (1). Ce fleuve se jette dans la Mer Noire par un Delta à trois bras. Strabon désigne la Mer Noire comme un « nouvel Océan » (*Geogr.*, I, 2, 10) ; autre analogie : le bras central du Delta s'appelait le « Boreostomon ». Et dans Apollonius de Rhodes (*Argon*, IV, 182) l'Hister est le « Κερα Οκεαεανοιο » (le golfe de l'Océan). Voici d'ailleurs une carte de l'embouchure du Danube ; les noms antiques y sont indiqués entre parenthèses.



EMBOUCHURE DU DANUBE

Hécatée d'Abdère avait parlé d'une Ile Blanche où il y avait un temple d'Apollon.

1. Nous avons aussi été frappé par l'analogie entre la mer « intérieure » Noire et la mer intérieure Baltique. Le Danemark s'appelait dans l'antiquité « le Chersonèse cimbrique ». Or sa ressemblance est frappante avec la Crimée (le Chersonèse taurique) ; seulement ils sont disposés en sens inverse en vertu de la « loi de réflexion »...

Or, juste en face du Delta danubien il y a la petite « Ile des Serpents » ; dans l'antiquité elle s'appelait *Leuky*, Blanche... Sur cette île Blanche se trouvent les ruines d'un grand temple d'Apollon. En 1823, une expédition russe enleva tout ce qui restait du temple. Voilà une partie du Mémoire de Köhler à l'Académie de Saint-Pétersbourg : « Les murs ont encore une hauteur de 1 m. 66. La construction est carrée, ayant 29 m. 76 de chaque côté. Le temple a été construit avec de très grands blocs d'une pierre calcaire ordinaire de couleur blanche, rudement taillés et placés les uns sur les autres sans mortier... Le Temple d'Apollon de l'Ile Leuké et les édifices que je viens de citer sont d'une antiquité très reculée et d'un genre que l'on comprend sous la dénomination d'architecture cyclopéenne. On est frappé par la grandeur de cet édifice. Dans l'antiquité il était orné richement de marbre blanc... Cette île portait dans l'antiquité le non de Leuké ou île Blanche, non pas à cause de la blancheur de ses bords escarpés, mais à cause de la blancheur de ses édifices. D'après le rite ancien, selon Pausanias, tous les temples d'Apollon étaient construits en pierre blanche. »

D'ailleurs toutes les localités autour de l'île Blanche portent des noms similaires, Olbiopolis, l'île Apollonia, la moderne « Cetatea Alba » (la Cité Blanche) près du Dniester, Bolgrad (la ville blanche). On sait aussi que la mer qui entourait l'île de *Tula* s'appelait *Mare Cronium* ; or la Mer « Noire », renfermant l'île Blanche, germe d'or, est aussi une mer saturnienne par excellence.

Hécatée d'Abdère écrit encore que de l' « Ile Blanche » des Hyperboréens, on voit la Lune (Σελήνη), qui en est peu éloignée... En face de l'Ile Blanche de la Mer Noire, sur le bras central du Delta danubien (le Boreostoma), il y a le port de *Sulina*... qui s'appela de tous temps *Selina*, comme le peuple le prononce encore, comme il se trouve désigné dans le *De administratione Imperii* de Constantin Porphyrogénète et dans le périple catalan de 1375.

La mère d'Apollon et de Diane (*Séléné*) est *Leto*, en dialecte

populaire pélasge *Lete*. La lagune entre les bras supérieur et central du Delta s'appelle *Letea* (cet *ea* est une déformation très courante dans la langue roumaine : par exemple *Manu* est devenu *Manea* ; *Iovis, Iovea* ; *Corbus, Corbea* ; *Vulcanus, Valcea*).

Un peu plus haut que le point où le Danube se divise en trois bras, sur le manche du Trident, il y a le port de *Tulcea*. A propos de ce nom, nous avons à observer ceci : que l'*e* intercalé devant l'*a*, l'est par le même phénomène linguistique dont nous avons parlé quelques lignes plus haut ; quant à *c*, il est une forme adjective commune dans le roumain vulgaire et dont l'origine est slave (par exemple une Russe se dit en roumain *Rusa* ; en roumain vulgaire, *Rusca* ; de même *Ebrea, Evreica* ; *Franceza, Frantsousca*).

Eliminons donc, comme surajoutés l'*e* et le *c*, et il reste en toutes lettres TULA (1).

Serrons maintenant la question de plus près et cherchons les sources les plus précieuses, à notre point de vue, dans le soi-disant *folk-lore* roumain.

Il y a en Roumanie un genre spécial d'incantations, les *Kolinde* (2). Ce mot n'est autre que « Kalendae ». A Noël, au Nouvel An, à la Saint-Jean, les enfants se rassemblent par groupes, et vont de maison en maison pour annoncer la Bonne Nouvelle. C'est ce qui se faisait chez les Romains aux calendes de janvier pendant les *Saturnalia* et les fêtes de Janus. Le sujet est un épisode sacré qui n'a de chrétien que les noms des personnages ; quelquefois on mime un drame sacré où se trouvent, par exemple, parmi d'autres, les trois juges de l'Enfer. Ces *Kolinde* ne sont pas, bien entendu, latines, mais remontent à la source commune proto-pélasge, dans une antiquité abyssale ; elles sont ce qu'il y a de plus mystérieux dans la poésie populaire roumaine.

1. Nous ne parlons pas des nombreuses localités autour du Delta du Danube appelées *Tuzla*.

2. Nous avons à ce propos à rappeler une fois pour toutes au lecteur, que le roumain est une langue phonétique, c'est-à dire qu'on le lit comme on l'écrit.

Or, toutes les *Kolinde* commencent par l'évocation d'un « Grand Monastère Blanc » qui se trouve dans une Ile ; le « Grand Monastère Blanc aux neuf autels », « le Grand et Saint Monastère Blanc qui se trouve dans une Ile de la Mer Noire ». Le lieu est donc désigné avec toute la précision désirable.

Iaho ! Ler, Doamne Ler ! (1)
Dans le grand Monastère Blanc
Officient neuf prêtres
Et neuf chantres (2)...

Voilà, Seigneur, dans la Mer Noire,
Io ! Leroï, daleroï, Doamne !
Le Monastère Blanc aux 9 autels.
Où brûlent 9 cierges
Dont la cire coule,
Les gouttes forment un lac de vin et d'huile
Où se baigne le Bon Dieu (3)
Se baigne et se sanctifie...

Là haut, toujours plus haut

Oï ! Lerondaï, leroï, Doamne !
Là où sont allés tous les Saints
Est un monastère Blanc et Saint
Aux murs d'encens,
Aux portes de citronnier,
Aux seuils de marbre ;
Il a neuf autels,
Neuf fenêtres vers le Soleil

Neuf statues.
Mais qui se trouve dedans ?

C'est Jean-Saint-Jean (*Ion-Sant-Ion.*)
Avec 9 vieux prêtres,
Autant de patriarches
Et de Diacres.
Ils prient depuis des semaines,
Mais la prière qui l'écoute ?
C'est la Mère de Dieu
Avec son Fils dans ses bras.
Le Fils jette une pomme d'or dans la Lune

Et elle en devient pleine,
A midi, jette une pomme dans le Soleil.

1. Paroles, au premier abord, aussi incompréhensibles en roumain qu'en français, à l'exception de *Doamne* (*Domine*, Seigneur). Nous verrons ce qu'il faut penser de cette mystérieuse invocation.
2. « L'Ile Blanche des Hyperboréens était habitée par des cytarrhèdes... » (Hécatée d'Abdère).
3. *Bonus Deus Phosphorus* (Apollon).

Du rêve d'en haut (1)
Ler, Doamne, Ler !
S'est élevé en haut
Un grand nuage
Du grand nuage

S'est fait un grand homme
Avec une grande hache...

Et du grand Homme
S'est faite une Grande Forêt (2)
De la Grande Forêt
On a coupé un Grand Arbre
Et on en a fait un Grand Monastère Blanc (3)
Avec neuf Autels
Et neuf Trônes d'Or, avec des Lettres.

Dans le Grand Autel
Est Sainte-Marie la Grande

Dans le petit Autel

Est Sainte-Marie la Petite.
Dans l'Autel du milieu
Est la Mère de Dieu ;
Elle lisait un livre,

Les larmes lui coulaient,
Elles deviennent des lettres d'or ;
Regarde la Mère de Dieu par dessus l'épaule gauche
Et ne vit personne,
Regarde par l'épaule droite.
Et vit Jean-Saint-Jean...

« Le Monastère Blanc est comme un Soleil. Près du Monastère il y a un lac d'huile sainte et un ruisseau de vin où se baignent et se sanctifient le Bon Dieu et le Vieux Noël. Le sentier qui va du rivage au Monastère est la Voie Sacrée ».

Après l'Office « qui est très long », arrivent sur la Mer « dans une Arche », le « Saint Dieu » et les « autres Saints » ; ils s'asseoient dans des « étés d'or ». Parfois le Temple est nommé « Le Monastère des Seigneurs ».

Dans l'Ile de la Mer Noire
Ia ! Voleranda leralui Doamne !
Derrière la Grande Montagne
Se lève le Soleil.
Non, ce n'est pas le Soleil,
C'est le Monastère Blanc,

Le Monastère des Seigneurs
Avec 9 prêtres et 9 diacres ;
Quand l'office finit
Le grand prêtre sortit,
Vit le Soleil resplendissant
Et lui adressa ces paroles...

1. Cette *Kolinda* s'appelle aussi " La Grande Numération „ et passe pour avoir un grand pouvoir magique.

2. *Grand nuage*, possibilité universelle ; *Grand Homme*, l'Homme universel ; *Grande forêt*, manifestation intégrale.

3. *Le Grand Arbre*, le Pôle ; il est donc bien le Centre Suprême, ce Monastère Blanc fait du bois du " Pôle „ !

Dans le Grand Monastère Blanc
Aho ! Ler Doamne Ler !
Le Monastère aux 9 autels
Aux 9 Trônes d'or.
Mais qui est sur ces trônes ?
C'est *Ilion*, (*Hélios*)
La Mère Sainte,
Sainte Marie la Grande.
Sainte Marie la Petite
Le Vieux Noël
Jean-Sain-Jean
Et *Siva Vasilea*...

Donnons leurs vrais noms à ces personnages.

Le Bon Dieu, *Ilion*, *Alion*, c'est Apollon.

Le Vieux Noël, *Saturnus Senex* (1) ; en roumain, le Vieux *Craciun* ; ce mot vient de *creatione* donc le Vieux Noël est aussi le Cycle.

La Mère Sainte, *Latone*.

Sainte Marie la Grande, *Gaia*.

Sainte Marie la Petite, *Iana*, *Diana*, *Luna*.

Jean-Saint-Jean (*Ion-Sant-Ion*), *Janus*. Les deux aspects de Janus sont admirablement indiqués. Même le troisième aspect, occulte et synthétique est très clairement désigné par le « Saint » posé entre les deux « Jean ».

Siva-Vasilea, *Ops Consiva*, divinité des récoltes.

Apollon est y quelquefois appelé « Le Bon Dieu Fils ». C'est le même que le *Bonus Deus Puer*, ou *Bonus puer phosphorus*, épithètes d'Apollon dans les innombrables inscriptions consacrées à ce Dieu et trouvées en Dacie, surtout dans la ville d'Apulum, capitale de la province du même nom (*Dacia Apulensis*), appelée ainsi d'après le Dieu.

Dans quelques *Kolinde* le Bon Dieu apparaît comme Pasteur, avec une flûte et des boucles d'or.

Sur la Grande Montagne
Il y a un grand troupeau,
Mais qui garde le troupeau ?
C'est le Saint Soleil
Aux boucles d'or
Avec sa grande sœur,
Il a une flûte d'or annelée
Et une *hache de pierre*.

1. Cette assimilation s'impose : il est vieux, il est froid, mais comme Saturne, il renferme en lui le Christ, Germe d'or et Joie du Monde.

On sait qu'Apollon garda les troupeaux du Roi Admète.

Là, sur la Grande Montagne
Ia (1) *Ler Doamne Ler !*
Il a un beau troupeau,
Mais qui garde le troupeau,

Hé, Jean,
Jean-Saint-Jean !
Regarde vers la Mer

C'est le Seigneur Dieu
Aux boucles d'or,
Avec le Soleil sur la poitrine
Et la Lune sur le front,
Appuyé sur une lance,
Avec une flûte annelée.

A la droite du Saint Soleil
Il y a une table ronde
Avec des Anges autour.

Latone fut persécutée par Junon qui fit jurer à toutes les contrées de ne pas donner asile à l'amante de Jupiter.

Elle est descendue,
La Sainte Mère sur la Terre,
Le temps d'accoucher est arrivé,
Elle va de maison en maison,

Personne ne la reçoit

Elle traverse 9 mers,

Les mers ne la reçoivent pas,

Elle traverse 9 terres,
Les terres ne la reçoivent pas,
Elle traverse neuf montagnes,

Les montagnes ne la reçoivent pas
Un jeudi (2) elle arrive à un *Deal* (3) (colline)
Elle accouche d'un Empereur de Lumière.

Est-il assez clair maintenant qu'il s'agit d'autre chose que de Mythes chrétiens ?

Voici encore une autre légende qui se rapporte au Soleil et à l'Ile Blanche : le puissant Soleil voulait se marier ; il chercha dans le Ciel et dans la Terre, dans le Monde et les Etoiles, pendant 9 ans et sur 9 chevaux, mais ne trouva pas une fée comme il lui fallait ; il y en avait une, sa propre sœur *Iana Cossinzeana* (4). Il lui demande d'être sa « blanche

1. *Io, Iaho, Aho, Ia*, ce sont des variantes du Grand Nom ineffable, *Evohé*, *Iao, Io, Ieve, IHVH*.
2. Jour de Jupiter.
3. Delos.
4. Appelée aussi *Iléana Cossinzeana*, le principal personnage féminin de la Mythologie roumaine. *Iana*, c'est le féminin de *Ianus* et aussi *Diana* (voir Varron).

épouse ». *Iana* habite près de la Mer Noire, là où est le port de *Sulina*, l'ancienne Σελήνη... Elle tisse sur un métier d'argent.

« Soleil, quand a-t-on jamais vu le Frère épouser la Sœur ? » Et pour se donner du temps, elle lui demande :

Tu me feras un pont de cire,
Un bout sera ici
Près de la Mer Noire
Et à l'autre bout
Tu feras un Monastère Blanc,
De cire blanche (1)
Avec des prêtres de cire,
Là, nous nous marierons.
Et faisait le Soleil
Ce que la Lune désirait.
Puis, ils allèrent sur le Pont
Vers le Monastère Blanc
Pour s'épouser.

Mais sous la chaleur de « Midi », le « Pont » de cire fond ; le Soleil et *Iana* tombent dans la Mer et se « noient »... Est-il besoin de commenter ce symbolisme si clair ? *La Mer Noire s'appelait dans l'antiquité le Pontus...*

Que l'on relise ces légendes, que l'on regarde de nouveau la carte, avec cette mer Noire (*Pontus*) saturnienne, cachant dans son sein l'Ile Blanche, située vis-à-vis de *Selina*, avec, au nord, la *Cetatea Alba*,la solaire Cité Blanche et un peu plus au Sud la lunaire *Selina*, appelées couramment en Roumanie les « clefs de la Mer Noire » (les clefs d'or et d'argent des Pouvoirs sacerdotal et royal, des Grands et Petits Mystères, les Clefs de Janus, de Jean-Saint-Jean) ; que l'on regarde la lagune *Letea*, le Trident du Danube, avec, sur le manche « dans l'indistinction », *Tula* ; que l'on fasse cette observation capitale et levant les dernières hésitations, que tout cela est placé très exactement *sur le* 45e *latitude*, c'est-à-dire rigoureusement *à la moitié de la distance entre le Pôle et l'Equateur*

1. C'est-à-dire, tu feras un " Pont " entre la Cité lunaire (*Selina*) et la Cité Solaire (*Leuky*, Blanche). A Diane étaient consacrées les abeilles Le symbole de la Diane d'Ephèse était une abeille. Dans une inscription de la ville d'Apulum, Diane est appelée *mellifica*. Hérodote dit qu'au Nord de l'Hister il y avait des abeilles. L'Apollon de Delphes envoya *un temple de cire aux Hyperboréens.*

et l'on pourra dire en paraphrasant Saint Paul « qu'il y a beaucoup de choses à dire, et des choses difficiles à expliquer parce que nous sommes lents à comprendre »... Néanmoins, il paraît bien établi que la Dacie a été le siège du Centre suprême à une date très éloignée.

GÉTICUS.

LES FLEURS SYMBOLIQUES

L'USAGE des fleurs dans le symbolisme est, comme on le sait, très répandu et se retrouve dans la plupart des traditions ; il est aussi très complexe, et notre intention ne peut être ici que d'en indiquer quelques-unes des significations les plus générales. Il est évident en effet que, suivant que telle ou telle fleur est prise comme symbole, le sens doit varier, tout au moins dans ses modalités secondaires, et aussi que, comme il arrive généralement dans le symbolisme, chaque fleur peut avoir elle-même une pluralité de significations, d'ailleurs reliées entre elles par certaines correspondances.

Un des sens principaux est celui qui se rapporte au principe féminin ou passif de la manifestation, c'est-à-dire à *Prakriti*, la Substance universelle ; et, à cet égard, la fleur équivaut à un certain nombre d'autres symboles, parmi lesquels un des plus importants est la coupe. Comme celle-ci, en effet, la fleur évoque par sa forme même l'idée d'un « réceptacle », ce qu'est *Prakriti* pour les influences émanées de *Purusha*, et l'on parle aussi couramment du « calice » d'une fleur. D'autre part, l'épanouissement de cette même fleur représente en même temps le développement de la manifestation elle-même, considérée comme production de *Prakriti* ; et ce double sens est particulièrement net dans un cas comme celui du lotus,qui est en Orient la fleur symbolique par excellence, et qui a pour caractère spécial de s'épanouir à la surface des eaux, laquelle, ainsi que nous l'avons expliqué ailleurs, représente toujours le domaine d'un certain état de manifestation, ou le plan de réflexion du « Rayon Céleste » qui exprime l'influence de *Purusha* s'exerçant

sur ce domaine pour réaliser les possibilités qui y sont contenues potentiellement, enveloppées dans l'indifférenciation primordiale de *Prakriti* (1).

Le rapprochement que nous venons d'indiquer avec la coupe doit naturellement faire penser au symbolisme du Graal dans les traditions occidentales ; et il y a lieu de faire précisément, à ce sujet, une remarque qui est très digne d'intérêt. On sait que, parmi les divers autres objets que la légende associe au Graal, figure notamment une lance, qui, dans l'adaptation chrétienne, n'est autre que la lance du centurion Longin, par laquelle fut ouverte au flanc du Christ la blessure d'où s'échappèrent le sang et l'eau que Joseph d'Arimathie recueillit dans la coupe de la Cène ; mais il n'en est pas moins vrai que cette lance ou quelqu'un de ses équivalents existait déjà, comme symbole en quelque sorte complémentaire de la coupe, dans les traditions antérieures au Christianisme (2). La lance, lorsqu'elle est placée verticalement, est une des figures de l'« Axe du Monde », qui s'identifie au « Rayon Céleste » dont nous parlions tout à l'heure ; et l'on peut rappeler aussi, à ce propos, les fréquentes assimilations du rayon solaire à des armes telles que la lance ou la flèche, sur lesquelles ce n'est pas le lieu d'insister davantage ici. D'un autre côté, dans certaines représentations, des gouttes de sang tombent de la lance elle-même dans la coupe ; or ces gouttes de sang ne sont ici autre chose, dans la signification principielle, que l'image des influences émanées de *Purusha*, ce qui évoque d'ailleurs le symbolisme védique du sacrifice de *Purusha* à l'origine de la manifestation (3) ; et ceci va nous ramener directement à la question du symbolisme floral, dont nous ne nous

1. Voir *Le Symbolisme de la Croix*, ch. XXIV.
2. Cf. *Le Roi du Monde*, p. 51. On pourrait relater, entre les différents cas où la lance est employée comme symbole, de curieuses similitudes jusqu'en des points de détail : ainsi, chez les Grecs, la lance d'Achille passait pour guérir les blessures qu'elle avait causées ; la légende médiévale attribue la même vertu à la lance de la Passion.
3. On pourrait aussi, à certains égards, faire ici un rapprochement avec le symbolisme bien connu du pélican.

sommes éloigné qu'en apparence par ces considérations.

Dans le mythe d'Adonis (dont le nom, du reste, signifie « le Seigneur »), lorsque le héros est frappé mortellement par le boutoir d'un sanglier, qui joue ici le même rôle que la lance (1), son sang, en se répandant à terre, donne naissance à une fleur ; et l'on trouverait sans doute assez facilement d'autres exemples similaires. Or ceci se retrouve également dans le symbolisme chrétien : c'est ainsi que M. Charbonneau-Lassay a signalé « un fer à hosties, du XIIe siècle, où l'on voit le sang des plaies du Crucifié tomber en gouttelettes qui se transforment en roses, et le vitrail du XIIIe siècle de la cathédrale d'Angers où le sang divin, coulant en ruisseaux, s'épanouit aussi sous forme de roses » (2). La rose est en Occident, avec le lis, un des équivalents les plus habituels de ce qu'est le lotus en Orient ; ici, il semble d'ailleurs que le symbolisme de la fleur soit rapporté uniquement à la production de la manifestation (3), et que *Prakriti* soit plutôt représentée par le sol même que le sang vivifie ; mais il est aussi des cas où il semble en être autrement. Dans le même article que nous venons de citer, M. Charbonneau-Lassay reproduit un dessin brodé sur un canon d'autel de l'abbaye de Fontevrault, datant de la première moitié du XVIe siècle et conservé aujourd'hui au musée de Naples, où l'on voit la rose placée au pied d'une lance dressée verticalement et le long de laquelle pleuvent des gouttes de sang. Cette rose apparaît là associée à la lance exactement comme la coupe l'est ailleurs, et elle semble bien recueillir les gouttes de sang plutôt que provenir de la transformation de l'une d'elles ;

1. Il y aurait beaucoup à dire sur le symbolisme du sanglier et sur son caractère « polaire », qui le met précisément en rapport aussi avec l' « Axe du Monde ».

2. *Regnabit*, no de janvier 1925. Signalons aussi, comme se rapportant à un symbolisme connexe, la figuration des cinq plaies du Christ par cinq roses, l'une placée au centre de la croix et les quatre autres entre ses branches, ensemble qui constitue également un des principaux symboles rosicruciens.

3. Il doit être bien entendu, pour que cette interprétation ne puisse donner lieu à aucune objection, qu'il y a une relation très étroite entre « Création » et « Rédemption », qui ne sont en somme que deux aspects de l'opération du Verbe divin.

du reste il est évident que les deux significations ne s'opposent nullement, mais qu'elles se complètent bien plutôt, car ces gouttes, en tombant sur la rose, la vivifient aussi et la font s'épanouir ; et il va sans dire que ce rôle symbolique du sang a, dans tous les cas, sa raison dans le rapport direct de celui-ci avec le principe vital, transposé ici dans l'ordre cosmique. Cette pluie de sang équivaut aussi à la « rosée céleste » qui, suivant la doctrine kabbalistique, émane de l' « Arbre de Vie », autre figure de l' « Axe du Monde », et dont l'influence vivifiante est principalement rattachée aux idées de régénération et de résurrection, manifestement connexes de l'idée chrétienne de la Rédemption ; et cette même rosée joue également un rôle important dans le symbolisme alchimique et rosicrucien (1).

Lorsque la fleur est considérée comme représentant le développement de la manifestation, il y a aussi équivalence entre elle et d'autres symboles, parmi lesquels il faut noter tout spécialement celui de la roue, qui se rencontre à peu près partout, avec des nombres de rayons variables suivant les figurations, mais qui ont toujours par eux-mêmes une valeur symbolique particulière. Les types les plus habituels sont les roues à six et huit rayons ; la « rouelle » celtique, qui s'est perpétuée à travers presque tout le moyen âge occidental, se présente sous l'une et l'autre de ces deux formes ; ces mêmes figures, et surtout la seconde, se rencontrent très souvent dans les pays orientaux, notamment en Chaldée et en Assyrie, dans l'Inde et au Thibet. Or la roue est toujours, avant tout, un symbole du Monde ; dans le langage symbolique de la tradition hindoue, on parle constamment de la « roue des choses » ou de la « roue de vie » ce qui correspond nettement à cette signification ; et les allusions à la « roue cosmique » ne sont pas moins fréquentes dans la tradition extrême-orientale. Cela suffit à établir

1. Cf. *Le Roi du Monde*, p. 31. La similitude qui existe entre le nom de la rosée (*ros*) et celui de la rose (*rosa*) ne peut d'ailleurs manquer d'être remarquée par ceux qui savent combien est fréquent l'emploi d'un certain symbolisme phonétique.

l'étroite parenté de ces figures avec les fleurs symboliques, dont l'épanouissement est d'ailleurs également un rayonnement autour du centre, car elles sont, elles aussi, des figures « centrées » ; et l'on sait que, dans la tradition hindoue, le Monde est parfois représenté sous la forme d'un lotus au centre duquel s'élève le *Mêru*, la « montagne polaire ». Il y a d'ailleurs des correspondances manifestes, renforçant encore cette équivalence, entre le nombre des pétales de certaines de ces fleurs et celui des rayons de la roue : ainsi, le lis a six pétales, et le lotus, dans les représentations du type le plus commun, en a huit, de sorte qu'ils correspondent respectivement aux roues à six et huit rayons dont nous venons de parler (1). Quant à la rose, elle est figurée avec un nombre de pétales variable ; nous ferons seulement remarquer à ce sujet que, d'une façon générale, les nombres cinq et six se rapportent respectivement au « microcosme » et au « macrocosme » ; en outre, dans le symbolisme alchimique, la rose à cinq pétales, placée au centre de la croix qui représente le quaternaire des éléments, est aussi, comme nous l'avons déjà signalé ici dans une autre étude, le symbole de la « quintessence », qui joue d'ailleurs, relativement à la manifestation corporelle, un rôle analogue à celui de *Prakriti* (2). Enfin, nous mentionnerons encore la parenté des fleurs à six pétales et de la roue à six rayons avec certains autres symboles non moins répandus, tels que celui du « Chrisme », sur lesquels nous nous proposons de revenir en une autre occasion (3). Pour cette fois, il nous suffira d'avoir

1. Nous avons noté, comme exemple très net d'une telle équivalence au moyen âge, la roue à huit rayons et une fleur à huit pétales figurées l'une en face de l'autre sur une même pierre sculptée, encastrée dans la façade de l'ancienne église Saint-Maxime de Chinon, et qui date très probablement de l'époque carolingienne. La roue se trouve d'ailleurs très souvent figurée sur les églises romanes, et la rosace gothique elle-même, que son nom assimile aux symboles floraux, semble bien en être dérivée, de sorte qu'elle se rattacherait ainsi, par une filiation ininterrompue, à l'antique « rouelle » celtique.

2. *La théorie hindoue des cinq éléments* (nº d'août septembre 1935).

3. M. Charbonneau-Lassay a signalé l'association de la rose elle-même avec le Chrisme (*Regnabit*, nº de mars 1926) ; dans une figure de ce genre qu'il a reproduite d'après une brique mérovingienne, la rose centrale a six

montré les deux similitudes les plus importantes des symboles floraux, avec la coupe en tant qu'ils se rapportent à *Prakriti*, et avec la roue en tant qu'ils se rapportent à la manifestation cosmique, le rapport de ces deux significations étant d'ailleurs, en somme, un rapport de principe à conséquence, puisque *Prakriti* est la racine même de toute manifestation.

RENÉ GUÉNON.

pétales qui sont orientés suivant les branches du Chrisme ; de plus, celui-ci est enfermé dans un cercle, ce qui fait apparaître aussi nettement que possible son identité avec la roue à six rayons.

LES LIVRES

Sri Ramana Maharshi. *Truth Revealed (Sad-Vidyâ).* (Sri Ramanasramam, Tiruvannamalai, South India.) — Nous avons signalé, il y a quelques mois, la traduction de cinq hymnes du « Maharshi » ; nous avons ici celle d'une œuvre portant plus directement sur les principes doctrinaux, et condensant, sous la forme d'une brève série d'aphorismes, l'enseignement essentiel concernant la « Réalité Suprême », ou la « Conscience Absolue » qui doit être réalisée comme le « Soi ».

Kavyakanta Ganapati Muni. *Sri Ramana Gita.* (Sri Ramanasramam, Tiruvannamalai, South India.) — Cet autre petit livre contient une série d'entretiens du « Maharshi » avec quelques-uns de ses disciples, parmi lesquels l'auteur lui-même, sur diverses questions touchant à la réalisation spirituelle et aux moyens d'y parvenir ; nous signalerons spécialement les chapitres concernant *hridaya-vidyâ*, le « contrôle du mental », les rapports de *jnâna* et *siddha*, et l'état du *jîvan-mukta.* Tout cela, qui ne saurait être résumé, peut, comme le contenu du précédent volume, fournir d'excellents points de départ pour la méditation.

Mrs Rhys Davids. *The Birth of Indian Psychology and its development in Buddhism.* (Luzac and Co, London.) — Il nous paraît fort douteux, même après avoir lu ce livre, qu'il ait jamais existé quelque chose qu'on puisse appeler une « psychologie indienne », ou, en d'autres termes, que le point de vue « psychologique », tel que l'entendent les Occidentaux modernes, ait jamais été envisagé dans l'Inde. L'auteur reconnaît que l'étude de l'être humain y a toujours été faite en procédant de l'intérieur à l'extérieur, et non pas dans le sens inverse comme en Occident ; mais c'est précisément pour cela que la psychologie, qui se borne à analyser indéfiniment quelques modifications superficielles de l'être, ne pouvait y être l'objet du moindre intérêt. C'est seulement dans le Bouddhisme, et sans doute comme conséquence de sa tendance à nier ou tout au moins à ignorer les principes transcendants, que l'on rencontre des considérations qui pourraient se prêter, dans une certaine mesure, à être interprétées en termes de psychologie ; mais encore ne faudrait-il pas, même là, pousser les rapprochements trop loin. Quant à vouloir trouver de la psychologie jusque dans les *Upanishads*, c'est là faire preuve d'une parfaite incompréhension, qui ne se manifeste d'ailleurs que trop clairement par d'incroyables confusions de langage :

montré les deux similitudes les plus importantes des symboles floraux, avec la coupe en tant qu'ils se rapportent à *Prakriti*, et avec la roue en tant qu'ils se rapportent à la manifestation cosmique, le rapport de ces deux significations étant d'ailleurs, en somme, un rapport de principe à conséquence, puisque *Prakriti* est la racine même de toute manifestation.

RENÉ GUÉNON.

pétales qui sont orientés suivant les branches du Chrisme ; de plus, celui-ci est enfermé dans un cercle, ce qui fait apparaître aussi nettement que possible son identité avec la roue à six rayons.

LES LIVRES

SRI RAMANA MAHARSHI. *Truth Revealed (Sad-Vidyâ)*. (Sri Ramanasramam, Tiruvannamalai, South India.) — Nous avons signalé, il y a quelques mois, la traduction de cinq hymnes du « Maharshi » ; nous avons ici celle d'une œuvre portant plus directement sur les principes doctrinaux, et condensant, sous la forme d'une brève série d'aphorismes, l'enseignement essentiel concernant la « Réalité Suprême », ou la « Conscience Absolue » qui doit être réalisée comme le « Soi ».

KAVYAKANTA GANAPATI MUNI. *Sri Ramana Gita*. (Sri Ramanasramam, Tiruvannamalai, South India.) — Cet autre petit livre contient une série d'entretiens du « Maharshi » avec quelques-uns de ses disciples, parmi lesquels l'auteur lui-même, sur diverses questions touchant à la réalisation spirituelle et aux moyens d'y parvenir ; nous signalerons spécialement les chapitres concernant *hridaya-vidyâ*, le « contrôle du mental », les rapports de *jnâna* et *siddha*, et l'état du *jîvan-mukta*. Tout cela, qui ne saurait être résumé, peut, comme le contenu du précédent volume, fournir d'excellents points de départ pour la méditation.

MRS RHYS DAVIDS. *The Birth of Indian Psychology and its development in Buddhism*. (Luzac and Co, London.) — Il nous paraît fort douteux, même après avoir lu ce livre, qu'il ait jamais existé quelque chose qu'on puisse appeler une « psychologie indienne », ou, en d'autres termes, que le point de vue « psychologique », tel que l'entendent les Occidentaux modernes, ait jamais été envisagé dans l'Inde. L'auteur reconnaît que l'étude de l'être humain y a toujours été faite en procédant de l'intérieur à l'extérieur, et non pas dans le sens inverse comme en Occident ; mais c'est précisément pour cela que la psychologie, qui se borne à analyser indéfiniment quelques modifications superficielles de l'être, ne pouvait y être l'objet du moindre intérêt. C'est seulement dans le Bouddhisme, et sans doute comme conséquence de sa tendance à nier ou tout au moins à ignorer les principes transcendants, que l'on rencontre des considérations qui pourraient se prêter, dans une certaine mesure, à être interprétées en termes de psychologie ; mais encore ne faudrait-il pas, même là, pousser les rapprochements trop loin. Quant à vouloir trouver de la psychologie jusque dans les *Upanishads*, c'est là faire preuve d'une parfaite incompréhension, qui ne se manifeste d'ailleurs que trop clairement par d'incroyables confusions de langage :

l' « âme », l' « esprit », le « moi », le « soi », l'« homme », tous ces termes sont, à chaque instant, employés indistinctement et comme s'ils désignaient une seule et même chose ! Il est à peine besoin de dire qu'on voit ici s'affirmer constamment le parti pris, commun à tous les orientalistes, de tout réduire à une « pensée » purement humaine, qui aurait commencé par une sorte d'état d' « enfance », et qui aurait ensuite « évolué » progressivement ; entre un tel point de vue et celui de la tradition, il n'y a évidemment aucun terrain d'entente possible... La soi-disant « méthode historique » est d'ailleurs, en fait, bien loin d'exclure les hypothèses plus ou moins fantaisistes : c'est ainsi que Mrs. Rhys Davids a imaginé, sous le nom de *Sakya*, quelque chose qu'elle croit avoir été le Bouddhisme originel, et qu'elle pense pouvoir reconstituer en éliminant purement et simplement, comme des adjonctions « tardives », tout ce qui ne s'accorde pas avec la conception qu'elle se fait des débuts de ce qu'elle appelle une *world-religion*, et, en premier lieu, tout ce qui lui paraît présenter un caractère « monastique » ; ce qu'un pareil procédé peut prouver en réalité, c'est seulement qu'elle-même est affectée d'un violent préjugé « anti-monastique » ! Nous n'en finirions d'ailleurs pas si nous voulions relever, dans ses interprétations, les traces de ses propres préférences religieuses ou philosophiques ; mais, comme elle est bien persuadée que quiconque ne les partage pas est par là même dépourvu de tout « esprit critique », cela ne servirait assurément à rien... Quoi qu'il en soit, après la lecture d'un ouvrage de ce genre, nous sommes certainement beaucoup mieux renseignés sur ce que pense l'auteur que sur ce qu'ont vraiment pu penser ceux qu'il s'est proposé d'étudier « historiquement » ; et cela du moins n'est pas sans offrir un certain intérêt « psychologique » !

Rudolf Steiner. *Mythes et Mystères égyptiens*. (Associarion de la Science spirituelle, Paris.) — Dans cette série de douze conférences faites à Leipzig, en 1908, l'auteur se défend, avec une curieuse insistance, de vouloir expliquer les symboles ; il ne veut y voir que l'expression de ce qu'il appelle des « faits spirituels », par quoi il entend des événements qui sont censés s'être passés, au cours de telle ou telle période de l'histoire de l'humanité, dans le domaine psychique, voire même simplement « éthérique », car, comme nous avons eu déjà à le faire remarquer à propos d'un autre volume, sa conception du « spirituel » est plus que vague... Nous retrouvons là une fois de plus, sur les « races » et les « sous-races » humaines, quelques-unes des histoires fantastiques que nous ne connaissons que trop ; ce que nous trouvons toujours le plus étonnant là-dedans, c'est qu'on puisse faire accepter comme « enseignements rosicruciens » des assertions dont la plupart, en dépit de quelques modifications de détail, sont visiblement dérivées en droite ligne de la *Doctrine Secrète* de Mme Blavatsky !

Guido Cavallucci. *L'Intelligenza come forza rivoluzionaria*. (Biblioteca del Secola Fascista, Libreria Angelo Signorelli,

Roma.) — Il est curieux de constater que le mot « révolutionnaire » a pris actuellement, en Italie, un sens presque diamétralement opposé à celui qu'il avait toujours eu et qu'il a encore partout ailleurs, à tel point que certains vont jusqu'à l'appliquer à des idées de restauration traditionnelle ; si l'on n'en était averti, on comprendrait assurément fort mal un titre comme celui du présent livre. Ce que celui-ci contient d'intéressant à notre point de vue, ce n'est pas, bien entendu, ce qui touche plus ou moins à la politique ou à l'« administration », mais ce qui se rapporte à des questions de principe; et, tout d'abord, nous y trouvons une fort bonne critique de la conception moderne de l' « intellectuel », qui n'a certes rien de commun avec la véritable intellectualité. A cette conception toute profane, rationaliste et démocratique, s'oppose celle du « sage » antique, revêtu d'un caractère sacré au sens rigoureux de ce mot, et dont la place, dans l'organisation sociale, doit être proprement au « centre » ; l'auteur le déclare expressément, mais peut-être n'en dégage-t-il pas assez nettement la conséquence, à savoir que le « sage », de là, exerce son influence par une sorte d'« action de présence », sans avoir aucunement à se mêler aux activités plus ou moins extérieures. Quoi qu'il en soit, c'est bien ce rôle et ce caractère du « sage » qu'il s'agirait de rétablir effectivement ; mais, malheureusement, quand on en vient à envisager l'application possible, il y a une étrange disproportion entre ce résultat et les moyens proposés pour y parvenir : on risque fort, nous semble-t-il, de retomber en fait dans le domaine de la pseudo-intellectualité, en descendant jusqu'à prendre en considération la « culture » universitaire, qui en est bien le type le plus accompli ; ou bien si l'on veut réellement assurer aux seuls représentants de l'intellectualité véritable, ou, ce qui est la même chose, de la spiritualité pure, leur place au sommet de la hiérarchie, n'est-il pas à craindre que cette place reste vide? L'auteur reconnaît qu'elle l'est présentement, et il pose à ce propos le problème de l' « élite » spirituelle, mais d'une façon qui ne montre que trop combien il est difficile de le résoudre dans les conditions actuelles : comme on le comprendra sans peine par les considérations que nous avons exposées récemment, la formation de l'« élite » ne saurait être une simple affaire d'« éducation », celle-ci fût-elle « intégrale » ; et d'autre part, en supposant cette « élite », constituée, nous ne la voyons pas bien se groupant dans une « académie », ou dans toute autre institution s'affichant pareillement aux yeux du public ; avec de telles vues, nous voilà, hélas ! bien loin du « centre » qui régit toutes choses invisiblement...

Bhikshu Wai-Tao and Dwight Goddard. *Laotzu's Tao and Wu-Wei, a new translation.* (Dwight Goddard, Santa Barbara, California ; Luzac and Co, London.) — Ce volume contient une traduction du *Tao-te-King* dont le principal défaut, à ce qu'il nous semble est de revêtir trop souvent une teinte sentimentale qui est fort éloignée de l'esprit du Taoïsme ; peut-être est-il dû pour une part aux tendances « bouddhisantes » de ses auteurs, du moins si l'on en juge d'après leur introduc-

tion. Vient ensuite une traduction du *Wu-Wei* d'Henry Borel, dont nous avons parlé ici autrefois, par M. E. Reynolds. Enfin, le livre se termine par une esquisse historique du Taoïsme, par le Dr Kiang Kang-Hu, faite malheureusement d'un point de vue bien extérieur : parler de « philosophie » et de « religion », c'est méconnaître complètement l'essence initiatique du Taoïsme, soit en tant que doctrine purement métaphysique, soit même dans les applications diverses qui en sont dérivées dans l'ordre des sciences traditionnelles.

GABRIEL TRARIEUX D'EGMONT. *Prométhée ou le Mystère de l'Homme.* (Edition Adyar, Paris.) — Ceux qui, n'ayant pas le temps ou le courage de lire la *Doctrine Secrète* de Mme Blavatsky, voudraient cependant s'en faire une idée, pourront en trouver dans ce livre un aperçu assez fidèle, tout au moins en ce qui concerne l'histoire des races humaines ; on sait assez ce que nous pensons de ces conceptions fantastiques, si éloignées de véritables enseignements traditionnels, et nous n'entendons pas y revenir. La principale originalité de l'auteur est d'avoir donné en quelque sorte pour centre à toute cette histoire le mythe grec de Prométhée, interprété naturellement, à cet effet, d'une façon assez particulière et plutôt contestable. En outre, il fait preuve d'un certain « éclectisme », qui consiste à accueillir à l'occasion des idées empruntées à d'autres sources, mais surtout aux diverses variétés de l'occultisme et autres contrefaçons modernes de la tradition. Enfin, il croit fermement aux « Maîtres » de la Société Théosophique ; s'il y a quelque chose de réel là-dedans, ce n'est certes pas ce qu'il pense, et nous craignons qu'il ne se méprenne fort sur leur véritable situation par rapport à ces « pouvoirs ténébreux » qu'il mentionne à plusieurs reprises : la « pseudo-initiation » ne sert que trop bien, à l'extérieur, les fins que visent les représentants de la « contre-initiation », pour que, de celle-ci à celle-là, il ne se produise pas parfois quelques infiltrations...

RENÉ GUÉNON.

LES REVUES

— Dans le *Rayonnement Intellectuel*, M. L. Charbonneau-Lassay étudie les figurations du *Signaculum Domini* sur les objets et vêtements liturgiques et sur les monnaies (nº de mai-juin 1935), sur les harnais de guerre et sur les productions de l'ancienne céramique chrétienne (nº de juillet-août), dans l'ancien art sculptural et sur les anciens bijoux chrétiens (nº de septembre-octobre), dans l'art du livre pendant le premier millénaire chrétien (nº de novembre-décembre). Ce *Signaculum Domini* ou « Sceau du Seigneur », qui est considéré comme représentant les cinq plaies du Christ, est constitué le plus souvent par une croix centrale accompagnée de quatre croix plus petites placées entre ses branches, comme dans la forme dite « croix de Jésusalem » ; mais il en existe de nombreuses variantes, et, notamment, les petites croix peuvent être remplacées par de simples points. Sous cette dernière forme, ce symbole se rencontre d'ailleurs à des époques fort antérieures au Christianisme, et certains lui ont donné, nous ne savons trop pourquoi, la dénomination bizarre de « croix swasticale » ; on le trouve en particulier assez fréquemment sur les vases archaïques d'Asie Mineure, concurremment avec diverses variétés du *swastika*. Ajoutons que cette même croix avec quatre points est également un symbole rosicrucien connu, de même que la croix aux cinq roses qui figure aussi parmi les formes du *Signaculum Domini*, ainsi que nous le signalons d'autre part à propos des fleurs symboliques.

— *Atlantis* (nº de février) consacre cette fois son principal article à *L'Atlantide et les Mégalithes* ; M. Georges Poisson y recherche ce que peut être le « peuple des dolmens », et il pense qu'il devait être « de complexion nordique », ce qui ne s'accorde guère avec l'hypothèse d'une origine atlantéenne ; ce peuple aurait porté le nom de *Vanes*, qui se retrouve dans plusieurs régions sous des formes plus ou moins modifiées ; nous pouvons ajouter que ce nom est le même que celui des « Phéniciens » primitifs auxquels nous faisions allusion récemment à propos de la « Terre du Soleil », ce qui achève de montrer qu'il s'agit bien, non pas d'Atlantes, mais d'Hyperboréens. Vient ensuite un autre article intitulé *L'énigme dolménique*, dont l'auteur cherche à prouver, par des considérations inspirées du plus bel esprit « scientiste », que cette énigme n'existe pas : les dolmens auraient été tout simplement des sépultures, dont la « superstition » qu'on est convenu

d'attribuer aux « primitifs » aurait d'ailleurs fait tout naturellement des temples et même des « officines de magie »; et il paraît que, probablement pour éviter de ressembler aux dits « primitifs », nous avons « le devoir de chasser de notre esprit la hantise du mystère » ! — D'autre part, revenant à la question *Italie et Ethiopie*, M. paul le cour, au milieu de fantaisies diverses, éprouve le besoin de nous nommer, d'une façon qui paraît vouloir sous-entendre nous ne savons trop quelles insinuations ; pour y couper court en tout état de cause, nous redirons encore une fois : 1° que « nos doctrines » n'existent pas, pour la bonne raison que nous n'avons jamais fait autre chose que d'exposer de notre mieux les doctrines traditionnelles, qui ne sauraient être la propriété de personne ; 2° que chacun est naturellement libre de citer nos écrits, à la condition de le faire « honnêtement », c'est-à-dire sans les déformer, et que cela n'implique de notre part ni approbation ni désapprobation des conceptions particulières de celui qui les cite ; 3° que le domaine de la politique nous étant absolument étranger, nous refusons formellement de nous associer à toute conséquence de cet ordre qu'on prétendrait tirer de nos écrits, dans quelque sens que ce soit, et que par conséquent, à supposer que la chose se produise, nous n'en serons assurément pas plus responsable, aux yeux de toute personne de bonne foi et de jugement sain, que nous ne le sommes de certaines phrases que nous a parfois attribuées gratuitement la trop fertile imagination de M. paul le cour lui-même !

Dans le *Grand Lodge Bulletin* d'Iowa (n° de janvier), étude sur le « Rite d'York », les raisons de cette dénomination et le sens qu'il convient de lui attribuer exactement.

Dans le *Symbolisme* (n° de janvier), G. Persigout parle de *La Connaissance*, qu'il a parfaitement raison de distinguer du « savoir », mais qui, cependant, n'a rien à voir non plus avec l' « imagination créatrice ». — Dans le n° de février, le même auteur traite *De la permanence du Symbole à travers l'évolution des Mythes*; outre que nous ne voyons pas très bien ce que peut être l' « hypothèse panpsychique » à laquelle il fait des allusions quelque peu énigmatiques, la différence qu'il veut établir entre « symboles » et « mythes » n'est peut-être pas très justifiée, pour les raisons indiquées dans l'article que nous avons, il y a quelque temps, consacré précisément à cette question.

René Guénon.

ERRATA

Numéro de novembre 1935 :

P. 452, ligne 14, lire : « Nuskhah », au lieu de : « Nuskah ».
P. 454, note 2, lire : « *d*uddaïni » au lieu de « çiddaïni ».
P. 457, ligne 8, lire : «... si vous *les* voyiez... ».
P. 460, ligne 3 de la note 1, lire : « È cio », au lieu de : « Ecio ».
P. 465, ligne 24, lire : « *du* (et non *de*) pythagorisme ».

Numéro de décembre 1935 :

P. 476, ligne 7, lire : « s'il t'es*t* ».
P. 476, ligne 8, lire : appelé ».
P. 476, ligne 16, lire : « Il *arriva* » au lieu de : « Il *arrivera* ».
P. 490, ligne 16 et p. 491, ligne 7, lire : « lié*e* ».
P. 512, dans la table des matières, supprimer « *Renatus* ».

Numéro de janvier 1936 :

P. 23, ligne 15, lire : « laissé*e* ».
P. 24, ligne 14, lire : « micro*cosme* ».
P. 27, 2e ligne de la note, lire : « fait*es* ».
P. 29, 7e ligne de la note 1, lire : « *peshah* ».
P. 29, dernière ligne du texte, supprimer « et ».
P. 30, ligne 17, lire : « au signe *du* Cancer ».
P. 30, ligne 29, lire : « exorbitante ».
P. 31, ligne 10, lire : « *la* quinte-essence ».
P. 31, ligne 12, lire «... sur *lesquelles* ...»
P. 35, 5e ligne de la note 1, lire : « *ce* symbolisme ».
P. 38, 3e ligne de la note, lire : « *en* lequel ».

Le Gérant : PAUL CHACORNAC.

Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris.

OUVRAGES RELATIFS AUX ÉTUDES TRADITIONNELLES

Nous signalerons ici chaque mois des livres nouveaux ou déjà anciens, mais *existant encore dans le commerce*, qui nous paraîtront susceptibles d'intéresser les lecteurs de notre revue, qu'il s'agisse soit d'ouvrages conçus dans un esprit rigoureusement traditionnel, soit d'œuvres présentant seulement un intérêt documentaire (par exemple des traductions de textes traditionnels entreprises par des érudits) pourvu que ces travaux soient sérieux et impartiaux. Il est donc inutile de souligner que les notices qu'on lira ici n'ont aucun caractère « publicitaire ». Nous rappellerons à nos lecteurs qu'en achetant les livres dont ils ont besoin aux bureaux de la revue, et en y adressant leurs commandes, ils contribueront à nous permettre de poursuivre l'œuvre de redressement traditionnel que nous avons entreprise.

ÉMILE DERMENGHEM

LA VIE DE MAHOMET

1 vol. in-12 de VII-382 pp .... 15 fr.

Sous une forme très littéraire, l'auteur nous donne, d'après les sources les plus sûres, la plus pénétrante des vies de Mahomet publiées en français. La sympathie que témoigne à l'Islam M. Dermenghem lui a permis d'en saisir l'esprit et de constater l'absence complète d'opposition doctrinale entre cette tradition et la tradition chrétienne. A ce point de vue nous signalerons l'importance toute particulière du chapitre *Christianisme et Islam* dont les conclusions rejoignent celles de l'article donné sous ce titre par M. F. Schuon dans notre n° spécial sur la Tradition Islamique. Nous attirons également l'attention sur le chapitre ***Rasul Allah*** et sur celui intitulé *L'Année du deuil*, qui renferme un récit du « Voyage nocturne » du Prophète où l'on peut voir une des « sources » de la *Divine Comédie*.

MAHOMET

LE KORAN

Traduction faite sur le texte arabe par M. KASIMIRSKI

Nouvelle édition

2 vol. in-12 de XXXIV-278 pp. et de 255 pp............ 24 fr.

Cette traduction, déjà ancienne, est sans doute la plus satisfaisante des traductions *intégrales* du Qoran. Elle est accompagnée de notes tirées des commentateurs exotéristes les plus réputés. Cette édition présente l'avantage de comporter une table des matières permettant de trouver immédiatement tous les passages relatifs à un sujet ou à un personnage déterminés.

ÉTUDES TRADITIONNELLES

LE VOILE D'ISIS

R. C. Seine 113.599

est la seule revue de langue française ayant pour objet l'étude des doctrines traditionnelles tant orientales qu'occidentales ainsi que des sciences qui s'y rattachent. Son programme embrasse donc les différentes formes qu'a revêtues au cours des temps ce qu'on a appelé avec justesse :

LA TRADITION PERPÉTUELLE ET UNANIME

révélée tant par les dogmes et les rites des religions orthodoxes que par la langue universelle des symboles initiatiques.

Les abonnements partent du 1er janvier

FRANCE : UN AN... 30 fr. | ÉTRANGER : UN AN... 40 fr.

ABONNEMENT DE SOUTIEN : 60 fr.

On s'abonne à l'Administration, 11, quai Saint-Michel,

Chèques postaux : CHACORNAC-PARIS 30.786.

Publication. — La revue paraît mensuellement, le 15 du mois.

Nos spéciaux. — Les abonnés reçoivent ces numéros sans augmentation de prix.

Manuscrits. — Les manuscrits non insérés seront retournés sur simple demande.

Comptes rendus. — Les ouvrages doivent être adressés au Directeur et non aux détenteurs de rubriques.

Responsabilité. — Les Auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

DIRECTEUR

PAUL CHACORNAC